

Le phare

Interrogations sur la responsabilité

Le monde est beau. Oui. Surtout à l'intérieur. Dans les plis dirait Michaux. Le monde sera toujours beau à l'intérieur, au niveau de son os, dans les entrelacs de ses articulations, sa structure, sa formule, son mystère. Au fond, le monde est grand et beau, profond et vertigineux. Mais à la surface, quelle allure a t'il ? Les sociétés humaines sont au coeur d'un amalgame terrible. Elles ont la fâcheuse tendance à confondre deux principes fondamentaux complémentaires (et non contraires!): élévation (ou profondeur) et surface. Lumière et raison. Fondus l'un dans l'autre, ces deux principes se trouvent

Le phare

dilués dans un troisième, dont je ne suis pas encore sûr du terme exact. Intelligence ? Sagesse ? Ordre ? Développement ? Modernité ? Bref, un principe unique et absolument positif, ou qui semble l'être.

Le problème de cet amalgame, est le problème de tout amalgame. Il perd son pôle négatif, son équilibre, sa puissance de soustraction, de contraste, de mouvement. Le + et le - qui constituaient une même force, servaient une même cause, s'amalgament (s'évanouissent) en un unique principe positif luttant seul pour défendre une cause supérieure, qu'une force négative, cette fois-ci inverse et ennemie (non complémentaire, mais dans l'opposition frontale), tente de corrompre. On sépare les blancs des jaunes, et on fait de deux frères aimants, deux ennemis engagés dans une guerre qui n'annonce rien de bon, à moins que chacun trouve la force de se cabrer face à la traction des gigantesques mécaniques sociétales.
Bhagavâd-Gîtâ.

Et voici l'enseignement de Krishna à Arjuna. Ne pas se tromper de combat. Tenter de réinvestir son propre champs de bataille, celui qui a lieu à l'intérieur de notre propre corps (et esprit), sur l'os, celui qui seul, compte.

Globalement, nous vivons dans une société qui nous déresponsabilise. Cette dé-responsabilisation se fait de manière perverse, bien souvent par le biais de ce qu'on appelle « la professionnalisation », même pour nous, musiciens.

Le phare

Le vaste champs de la création artistique, sur lequel nous devrions naviguer à vue, en nous dirigeant à l'odeur du vent et de l'écume, s'est changé en un terrain quadrillé où chaque case correspond à une compétence particulière. Le domaine de compétence acquis est validé par un diplôme, ayant pour but de certifier au monde professionnel, que l'on peut assumer les responsabilités des postes pour lesquels nous avons été formés.

« Chacun doit prendre ses responsabilités ». C'est un peu comme le « chacun son point de vue » de Deleuze. Bien sûr, nous avons chacun nos petites responsabilités respectives, mais n'aurions-nous pas surtout une responsabilité commune, plus grande ?

Dans les sociétés humaines, et bien sûr dans le monde professionnel, il y a toujours un règlement quelque part, qui détermine le comportement juste. Quel que soit notre niveau de responsabilité, cela renvoie toujours au règlement. Car en fait, c'est lui qui est pleinement responsable de la bonne conduite des choses. Qu'il s'agisse de la loi, d'un règlement intérieur, d'un contrat, d'une charte ou du simple bon sens, en réalité, c'est lui qui décide. Cela paraît naturel, et même essentiel.

Mais « agir en conformité avec le règlement », ce n'est pas pleinement « agir », c'est « obéir ». On « obéit » à la loi, on agit « selon » ou « en conformité avec » elle. Rien de mauvais là-dedans, simplement ne pas confondre. Agir, ce n'est pas obéir.

Le phare

Responsable, *responsus*, qui doit répondre de ses actes. Quels actes ? Ceux qui sont conformes (au règlement) ? Qui ont « la même forme que », qui sont « des images de » ?

Non. L'acte véritable n'est pas conforme. Il est *forme* lui-même. Il s'impose. Il n'essaie pas de se faire accepter. Il prend sa place. Un boulevard pour faire pousser mon acte ? Très bien, je m'y installe. Pas assez de place ? Trop de monde ? Interdit de planter ici ? Qu'à cela ne tienne, les digues céderont, car les racines sont profondes. Rien ni personne n'est en mesure de me dire si mon acte est juste, à part moi, qui en suis pleinement responsable. C'est moi qui en subirai les conséquences sans aucun intermédiaire. Aucune loi, aucun règlement, aucun contrat, aucune charte, aucun bon sens.

Je fais face à la tempête, seul. L'océan me veut ? Qu'il me prenne, ou qu'il me laisse le contempler, afin que je saisisse ma propre réalité. Fragile, et qui ne sais pas obéir.

Nous, musiciens, artistes, sommes les garants, les protecteurs de la fragilité. Sa survivance est de notre responsabilité. Nous sommes les phares qui éclairent une nuit qui semble vouloir n'en plus finir de tomber. Remparts. Arches. Mirages.

Ne pas céder au rétrécissement. Nous efforcer de grandir. Prendre le risque de nous perdre. D'être honnête, nus. Honnête, *onus*, charge, poids. C'est cette responsabilité là, qui nous incombe, et qui pèse. Ainsi me revient une phrase de Jean-Claude Brion, alors qu'il tournait la clé

Le phare

dans la serrure de la porte de la salle de clarinette, tabac à pipe et vieux lino, simple bureau, vieille cheminée, banc et chaises, appréhension, silence et 11 ans : « Être musicien, c'est comme être curé, c'est un sacerdoce ».

Le phare guide le bateau qui navigue de nuit sur l'océan. Son rôle n'est pas de montrer à ceux qui marchent sur la terre ferme jusqu'où ils peuvent aller sans risquer de se noyer.

Septembre 2017